

Danielle Trussart, Mélikah Abdelmoumen, Max Férandon

Josée Bonneville

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36566ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2009). Compte rendu de [Danielle Trussart, Mélikah Abdelmoumen, Max Férandon]. *Lettres québécoises*, (134), 18–19.

☆☆☆☆

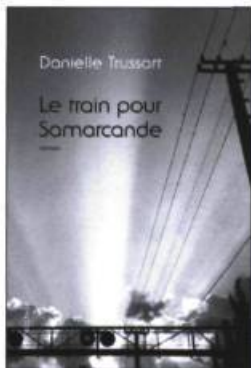
Danielle Trussart, *Le train pour Samarcande*, Montréal, VLB éditeur, 2008, 240 p., 24,95 \$.

Un livre lumineux sur la vieillesse et sur la mort

Le jury du prix Robert-Cliche 2008, présidé par Hélène Rioux, a fait un excellent choix en primant le beau roman de Danielle Trussart.

LE GRAND VOYAGE

Blanche Bouchard est née le 28 février 1925, le jour du célèbre tremblement de terre; elle a donc eu 83 ans en 2008. Elle vit seule, à Baie-Saint-Paul, dans la maison familiale où elle a grandi. Son mari, Florent, et son fils unique, Louis-Jonas, sont décédés depuis belle lurette.



Blanche vit « sur un quai de gare », dans l'attente de son train pour le « grand voyage » (p. 40). Elle rêve que ce train passera par Samarcande, en Ouzbékistan, la ville mythique où s'arrêtaient autrefois les caravanes sur la route de la soie.

UN PERSONNAGE ATTACHANT

Blanche est une femme très attachante. Ce qui séduit chez elle, c'est sa simplicité, son humour, son indépendance d'esprit, mais aussi le pouvoir de son imagination. Blanche a toujours aimé lire et rêver. Elle se plaît à récrire la vie

de la femme qu'elle voit, à la télévision, se faire tuer par une bombe; elle parle continuellement à son mari, comme s'il était vivant, ce qui le rend très présent; elle invente, pour son fils mort à 12 ans, la vie qu'il n'a pas eue et elle l'imagine marié, père de famille et travaillant au parc des Grands-Jardins, dans la région de Charlevoix.

Qui plus est, Blanche aime les autres. Tout un monde, dépeint avec vivacité et une grande efficacité, gravite autour d'elle. Il y a d'abord Jeanne d'Arc, sa grande amie d'enfance qui lui rend régulièrement visite. Les deux femmes sont très différentes l'une de l'autre. Jeanne d'Arc, que Blanche appelle la Mère supérieure, est un « bloc de certitude » (p. 43); elle a des idées arrêtées sur tout et donne souvent des conseils à Blanche qui, elle, est une rêveuse quelque peu délinquante. La première est croyante et la seconde, athée, ce qui donne lieu à des échanges fort amusants, comme celui où Blanche affirme: « Le pape est toujours convaincu qu'il n'y a pas moyen de célébrer la messe correctement sans pénis. Comme si ça faisait partie de la liste des saints ustensiles! » (p. 38) Il y a aussi ses voisines, Ariane, une peintre qu'elle observe de la fenêtre de son

JOSÉE BONNEVILLE



salon, et Mélodie, une adolescente dont elle s'est souvent occupée et qui a pris, jusqu'à un certain point, la place laissée vacante par Louis-Jonas. Il y a enfin tous ceux qui « empiètent sur la frontière de la conformité » (p. 96), les marginaux, les défectueux tels que Bidou, qui ramasse les cannettes vides et les vend au IGA du coin.



DANIELLE TRUSSART

Blanche s'intéresse aux raisons de vivre de ses concitoyens, qu'elle classe par catégories, dans un registre où elle prend des notes sur eux. Elle conclut que leur dénominateur commun, c'est la peur de disparaître. Mais elle, elle attend la mort avec sérénité et nous rappelle, à une époque où personne ne veut admettre qu'il vieillit, que la vieillesse et la mort sont notre inéluctable destin.

LA PEUR DE DISPARAÎTRE

Blanche s'intéresse aux raisons de vivre de ses concitoyens, qu'elle classe par catégories, dans un registre où elle prend des notes sur eux. Elle conclut que leur dénominateur commun, c'est la peur de disparaître. Mais elle, elle attend la

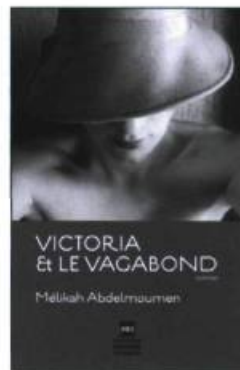
☆☆☆☆ 1/2

Mélikah Abdelmoumen, *Victoria et le vagabond*, Montréal, Marchand de feuilles, 2008, 282 p., 23,95 \$.

Tout un cinéma!

Tout comme Blanche dans *Le train pour Samarcande*, Victoria est une vieille dame fort sympathique. La première adore la littérature; la seconde, le cinéma. Surtout les films de Charlot, le célèbre Vagabond.

Le roman se déroule principalement à Lyon où se rencontrent les trois personnages principaux: Victoria, une Française de 93 ans qui vit seule dans cette ville où, jusqu'à sa retraite, elle a travaillé dans un atelier de tissage, Peter Kelman, son nouveau voisin, un acteur célèbre, Montréalais d'origine écossaise, venu tourner un film à Lyon, et Renée St-Cyr, l'assistante du réalisateur du film, une jeune Québécoise avec qui Peter Kelman aura bientôt une liaison.



Le roman raconte alternativement la vie présente, à l'été 2007, et la vie passée de ces trois protagonistes, selon une progression qui n'en dévoile les éléments essentiels que graduellement. Il évoque aussi la ségrégation raciale aux États-Unis (entre autres, l'affaire Rosa Parks) et, plus encore, l'Holocauste et le procès de Klaus Barbie, le « boucher de Lyon » reconnu responsable de l'arrestation de 14 311 résistants et de la déportation de 7 581 juifs.

LA VIE EST-ELLE UN FILM ?

Mais c'est le cinéma qui occupe la plus grande place du contexte social du roman. Victoria et Peter se découvrent une passion commune pour Charlie Chaplin et écoutent ses films ensemble, tandis que Jérôme veut rendre hommage à George Cukor et à son célèbre *My fair lady*. Mythomane, il fait de Renée sa Galatée et veut que son film soit « une réécriture futuriste, un pastiche fantaisiste et noir » (p. 31) de la légende de Pygmalion. Mais le cinéma n'a pas qu'un intérêt anecdotique dans le roman. Il permet à l'auteur de jouer sur la frontière entre la fiction et la réalité et de chercher à dépasser les apparences. Enfant, Renée a vu ses parents porter le masque du bonheur pour lui cacher qu'ils ne s'entendaient pas et lui faire croire qu'elle grandissait dans une famille unie. Elle en a conservé le besoin de toujours chercher à déceler la part de cinéma dans l'attitude des gens. Elle a fini par se dire « que, peut-être, la vie était un film qu'elle regardait, enfermée dehors » (p. 26). Peter, lui, souffre de l'attitude fautive que les gens adoptent avec lui quand ils le recon-



MÉLIKAH ABDELMOUMEN

naissent dans les lieux publics et Victoria, de son côté, a toujours fait semblant de croire que le grand ami de son fils, un célèbre danseur, n'était qu'un ami.

Tout ce qui tourne autour de Charlot (sa rencontre avec Victoria, sa ressemblance avec deux autres personnages, son importance dans la vie de Peter et de Victoria) relève d'un hasard romanesque à la limite de l'in vraisemblance. Mais la description de scènes clés de ses films et les commentaires sur sa vie et son œuvre contribuent, en bonne partie, au charme du roman, l'autre partie étant attribuable au personnage de Victoria, sympathique et attachant jusque dans la langue savoureuse qu'elle emploie : « J'ai un bon ami qu'est de par là... [...] pour toi il serait bath, comme disent les gones! [...] Mais en même temps, c'a déjà l'air ben compliqué avec tes deux autres Jules! » (p. 156-157) On voudrait lui faire la bise, à c'te vieille!

I. Les jeunes.

☆☆☆ 1/2

Max Férandon, *Monsieur Ho*, Québec, Alto, 2008, 176 p., 20,95 \$.

Un fabuleux voyage en Chine

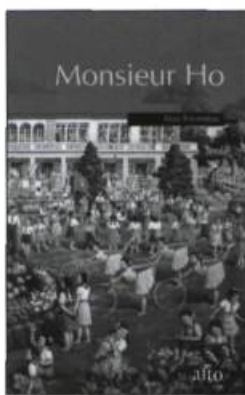
Max Férandon nous fait voyager à travers une Chine fort différente de celle que ses dirigeants ont voulu présenter au monde lors des derniers Jeux olympiques.

VOYAGE ADMINISTRATIF OU QUÊTE DU PÈRE ?

Monsieur Ho a 53 ans et vit à Pékin. Il vient d'être promu commissaire au recensement. C'est dans le train qui a servi aux déplacements de Deng Xiaoping que les dirigeants chinois l'envoient collecter les fiches sur lesquelles 1,3 milliard de Chinois ont répondu à 55 questions, ce qui leur permettra de tracer le portrait de la Chine actuelle.

Après un premier arrêt à Shanghai, où il constate la folie des promoteurs immobiliers, le commissaire s'arrête dans des lieux que le chien de garde qu'on lui a adjoint, M. Xie Xun, souhaiterait lui voir éviter, des lieux de misère. Le premier est la prison de Migong, un endroit sordide d'où le directeur lui-même rêve de s'évader et où les nombreuses exécutions sont suivies du « démantèlement » rapide des corps dont les organes sont récupérés à des fins médicales.

Le deuxième est une lointaine campagne où monsieur Ho écoute avec empathie des paysans trahis par un État qui ne tient pas les nombreuses promesses qu'il



leur a faites, des paysans qu'on a forcés à délaisser leur terre pour construire une nouvelle muraille de Chine, appelée la Ligne, un gigantesque chantier où ils doivent planter un million d'arbrisseaux qui formeront une barrière de quatre mille kilomètres contre le vent et le sable, barrière rendue nécessaire par le déboisement et l'érosion des sols consécutifs à de mauvaises décisions politiques.

Le troisième est la Mongolie intérieure, une vaste steppe dont le caractère désertique ne justifie pas la visite d'un commissaire au recensement. Mais celui qui s'y dirige, au mépris des ordres de Pékin, n'est plus d'abord un commissaire; c'est

le fils d'un homme arrêté pour délit d'opinion, en avril 1967, pendant la Révolution culturelle, et condamné aux travaux forcés dans ce coin reculé du pays. Le voyage est devenue quête du père.

ROMAN OU FABLE ?

Même s'il emprunte plusieurs éléments à la réalité, tels les lieux, les références à la Révolution culturelle, au rejet des filles, à l'urbanisation galopante, aux récents Jeux olympiques, etc., le roman s'apparente à une fable, et celle-ci dénonce la bêtise, la cupidité, la corruption et l'incompétence de certains dirigeants. Le caractère fabuleux du roman culmine dans l'épisode de la Mongolie alors que le train de monsieur Ho, rempli à craquer de fiches de recensement, tombe en panne devant une gare où il ne passe aucun train, sur une voie ferrée dont le chef de gare ne sait ni pourquoi elle a été construite ni où elle mène, une voie qui symbolise tout à la fois l'incompétence administrative, l'échec de la Révolution culturelle et le cul-de-sac où conduit tout abus de

pouvoir. Les traverses inusitées (et le mot n'est pas assez fort!) d'un tronçon de cette voie ferrée constituent une terrible métaphore des sacrifices humains perpétrés par des dirigeants soucieux du bien commun mais non du bonheur individuel. La fable est percutante et, dans l'écriture élégante de Max Férandon, on croit entendre la courtoisie millénaire des Chinois.



MAX FÉRANDON